

« Changements et permanences dans les formes de guerres de Frédéric II à Napoléon. »

On contextualise,  
on délimite le sujet

Ici, il faut citer  
Clausewitz

**Introduction :** Frédéric II de Prusse (1740-1786) et Napoléon I<sup>er</sup> (1799-1815, en incluant le Consulat) ont la réputation de grands chefs de guerre. Le premier a été à l'origine de la guerre de Sept Ans en Europe du fait de son agression contre l'Autriche. Le second, héritier de la Révolution française, n'a cessé de faire la guerre pour maintenir l'empire qu'il avait créé. Clausewitz (1780-1831) les a étudiés tous les deux pour construire sa théorie de la guerre. Le général prussien distingue deux permanences dans la guerre : elle est avant tout de nature politique ; elle implique aussi « d'autres moyens » que la politique de temps de paix, donc la violence. Et il observe que celle-ci tend vers l'escalade, possiblement illimitée. Par ailleurs, Clausewitz a bien vu que les guerres napoléoniennes, dans lesquelles il a d'abord été vaincu, étaient différentes des campagnes de Frédéric II, que ce soit par les effectifs des armées ou par les motifs mêmes de la guerre. Son premier mouvement était de recourir à une image : la guerre est « un caméléon ». Mais au-delà de cette métaphore, que peuvent nous apprendre la guerre de Sept Ans et les guerres napoléoniennes sur le phénomène de la guerre ? Nous étudierons en premier lieu les permanences de l'un à l'autre exemple, puis les changements.

I. Des permanences : la nature politique de la guerre, l'ascension aux extrêmes

- a) La guerre de Sept Ans (1756-1763) a été déclenchée par Frédéric II de Prusse dans un but politique : pour agrandir son territoire. Il envahit la Silésie, jusque-là autrichienne, pour l'annexer. La Prusse était une puissance plus petite que les autres puissances européennes, mais elle était dotée, depuis le règne du roi-sergent, Frédéric-Guillaume, père de Frédéric, d'une armée d'élite, bien équipée et très disciplinée. Pour augmenter ses gains, Frédéric occupe aussi le royaume de Saxe. C'est une guerre interétatique, où les armées sont très semblables les unes aux autres, entre des monarchies qui ont le même principe de légitimité. L'enjeu est purement territorial. Il n'empêche que les événements déjouent les calculs de Frédéric : il se retrouve face à une coalition de l'Autriche, de la Russie, de la Suède et de la France, alors que son unique allié, l'Angleterre, ne peut pas grand chose pour l'aider.
- b) Les guerres napoléoniennes visaient aussi un but politique. Napoléon était l'héritier des conquêtes de la Révolution française, principalement les Pays-Bas, les territoires allemands sur la rive gauche du Rhin. Il avait lui-même conquis l'Italie pour le compte de la République française en 1796-1797. En 1802-1803, la paix d'Amiens est signée avec l'Angleterre, mais elle ne dure pas. La période de l'Empire correspond à d'interminables guerres que Napoléon doit mener contre les coalitions des autres puissances conduites par l'Angleterre. Certes, Napoléon est un excellent général, fin tacticien. Il accumule d'abord des victoires triomphales : Austerlitz contre l'Autriche et la Russie (1805), Iéna contre la Prusse (1806), Friedland contre la Russie (1807). Il est alors maître de la plus grande partie du continent où les vaincus cessent les hostilités. L'objectif est-il pour autant atteint ? Non, car l'Angleterre conserve la maîtrise des mers par la victoire décisive de Trafalgar (1805), ce qui lui permet ensuite de dresser Espagnols et Portugais contre Napoléon. Et le blocus continental proclamé par ce dernier à Berlin en 1806 ne suffit pas pour forcer l'Angleterre à la paix. Malgré les succès tactiques, c'est un échec stratégique.
- c) L'ascension aux extrêmes est en effet une permanence de la guerre. Clausewitz explique que c'est la résistance du défenseur qui conduit à l'intensification de la violence. En 1760-1761, Frédéric II se retrouve en danger, face à des ennemis supérieurs en nombre qui l'attaquent de tous côtés. Il doit son salut à une stratégie d'usure, où son génie tactique consiste à éviter les batailles frontales, souvent meurtrières, pour préserver ses maigres forces. Finalement, c'est un événement accidentel qui le sauve : la mort de la tsarine et l'avènement d'un nouveau tsar qui admire le roi de Prusse et cesse par conséquent de lui faire la guerre. L'heureux dénouement de la guerre de Sept Ans pour Frédéric tient donc à la fois à sa prudence (qui succédait à la témérité de son entrée en guerre) et à la chance. Napoléon n'a pas eu la même chance. Il s'enlise dans la guerre d'Espagne, où il est confronté à une forme de guerre qu'il n'avait pas prévue.

Incapable de l'emporter sur ce théâtre d'opération, il se lance en 1812 dans la campagne de Russie, afin d'abattre la seule puissance continentale encore debout, et d'imposer la paix à l'Angleterre. Mais c'est une entreprise démesurée, où la Grande armée s'épuise rapidement. Dès 1813, battu à Leipzig, Napoléon est acculé. Son empire est condamné.

**Penser à la transition : une phrase simple pour relier deux parties entre elles.**

*Transition* : De la nature politique de la guerre aux risques de l'escalade, les permanences sont clairement identifiables. Mais entre la guerre de Sept Ans et les guerres napoléoniennes, des changements importants sont survenus.

## II. Des changements : idéologies, conscription, guérilla.

- a) Entre la guerre de Sept Ans et les guerres napoléoniennes, le système politique européen a changé. La Révolution française a en effet introduit un nouveau principe de légitimité, fondé sur la souveraineté du peuple. Le système politique européen était homogène à l'époque de la guerre de Sept Ans. Il est devenu hétérogène au temps des guerres napoléoniennes. Les armées françaises apportent là où elles vont les idées révolutionnaires des droits de l'homme, de l'égalité civique. Certes, Napoléon fonde une nouvelle monarchie, mais celle-ci n'est pas vraiment reconnue par les autres puissances. Il reste « l'usurpateur ». Et cela joue aussi à l'échelle nationale : Napoléon est accepté en France parce qu'il est victorieux, et parce qu'il garantit les conquêtes – droits politiques et territoires – de la Révolution. Donc, en défendant l'héritage révolutionnaire, il s'expose aux coalitions des puissances ; s'il y renonçait, ce sont les Français qui le désavoueraient. Napoléon savait que sa légitimité était précaire, et c'est pourquoi son régime a été tyrannique. Dans un système hétérogène, les idéologies occupent une place importante et contribuent à l'ascension aux extrêmes.
- b) Par ailleurs, les effectifs et la puissance de feu des armées, de même que leur mobilité avaient beaucoup augmenté. La Révolution avait instauré la conscription avec la « levée en masse » de 1793 pour défendre la patrie en danger. Napoléon a maintenu la conscription, et l'a étendue aux pays conquis. La Grande armée est une armée de masse. Elle atteint son apogée en 1812, lorsqu'une armée européenne de 680 000 hommes franchit le Niémen pour envahir l'empire russe. De plus, les opérations militaires s'appuient sur une intendance beaucoup plus efficace : les soldats de Napoléon traversent la moitié de l'Europe avec leur équipement pour écraser les Austro-russes à Austerlitz, mais cette logistique a montré ses limites dans l'immensité de l'espace russe, qui est à une autre échelle. Autre nouveauté : l'artillerie a progressé en précision, mobilité et puissance de feu, ce qui rend les batailles plus meurtrières que par le passé. Tous ces éléments vont évidemment dans le sens de l'intensification de la guerre.
- c) Enfin, ce nouveau contexte aboutit à ce que Clausewitz appelle le peuple en armes, donc à la guerre asymétrique. En Espagne, Napoléon fait face à une guérilla. C'est un conflit asymétrique. L'armée française, en difficulté, réagit par la répression, illustrée par les tableaux de Goya. Cela renforce la dimension idéologique : les Espagnols mènent une guerre sainte contre l'occupant français, qu'ils diabolisent en raison de sa cruauté. Partout en Europe, l'occupation française et la conscription imposée suscitent le développement des nationalismes. A Berlin en 1807, un an après Iéna, Fichte prononce ses *Discours à la nation allemande*, contre Napoléon. En 1812 à Tauroggen, Clausewitz désobéit, en rejoignant le tsar pour combattre les Français. Pendant la campagne de Russie, des partisans (une forme de guérilla) harcèlent l'armée française qui bat en retraite.

**Autant que possible, la conclusion est courte. Elle répond à la pbm.**

*Conclusion* : Ces deux conflits sont donc bien représentatifs des permanences de la guerre. Celle-ci est un instrument de la politique, mais qui risque toujours d'échapper au contrôle de celui qui s'en sert. Frédéric II a gardé la Silésie, mais son succès inespéré tient pour une grande part à la chance. Entre la guerre de Sept Ans et les guerres napoléoniennes, apparaissent aussi des changements : idéologies, conscription, guérilla. Tous vont dans le sens d'une amplification de la guerre. De l'Ukraine à Gaza, nous pouvons aujourd'hui juger de la permanence de la guerre comme instrument de la politique, comme de celle des nouveautés apparues à l'époque de Napoléon.